

W@GON

L'écran fait apparaître un carré, contours blanc sans fond. Il contient le chiffre 12. Des têtes se tournent vers les voies, une onde traverse la gare. Les 800 passager•es du train 6225 à destination de Montpellier St Roch s'élancent. Le départ est annoncé avec un retard de 30 minutes, la gare est investie au-delà de sa jauge. Des voyageureuses butent sur des valises, piétinent, grognent, se frôlent et s'évitent. Une fourmilière agitée avec un bâton, rien de logique, des flux accidentés.

Devant les portiques, 3 agent•es s'époumonent "luminosité maximum, luminosité maximum!!!". Qu'ils crient ça, avec leurs grands gestes et leurs dossards, ça évoque à une femme rousse qui frachit les portes des témoins de Jéhovah surexcités, genre église de la lumière céleste du QR-code option soutane low-coast. La borne tilt, ouverture des portillons en verre, façon libellule approchée, un peu. Sur l'écran qu'elle voit sans regarder, la femme rousse enregistre voiture 8 place 824. C'est le wagon de tête, dans cette gare terminus, il faut longer tout le quai, dépasser la verrière, sortir, frôler tout en long de bande podotactile 4-8-12-wagons de plusieurs tonnes. Un coup d'œil sur la plaque à cristaux liquides déclinante, le chiffre 8 divisé en trois bâtonnets horizontaux et quatre verticaux, pas logique. Un couple de petits vieux se prend la tête, les chiffres du billet papier sont trop petits, comprennent pas si ils doivent monter ou rester en bas. La femme rousse pointe l'inscription sur le linteau : "places 850-890 c'est en haut". Beaucoup trop lentement, ielles décalent leurs valises énormes vers l'escalier. La femme rousse faufile vers le compartiment bas. Deux appuis courts un appui long sur le bouton vert, portes coulissantes ouvertes et maintenues. Ronronnement pneumatique dans le wagon encore silencieux feutré. Place 824, côté fenêtre - supplice - dans un carré. Chorégraphie mécanique, chargeur dans la prise manteau plié sur les genoux, sac glissé sous le siège, assise, jambes fléchies. Elle a l'habitude, elle est menue, petite, proportions idéales pour se sentir bien à l'aise sur un siège de 40 cm de large pour 45 cm de profondeur. Ses cheveux au contact de l'appuie-tête, odeur de moquette et de plastique réchauffé, elle est parmi les premier•es installé•es. Il lui faut prendre le train deux fois par semaine, deux heures 17 minutes, 1128 km. Autour d'elle Les passages s'amplifient, bruit de multiples pas étouffés par le revêtement au sol, feutrés, chocs lourds sur le plafond de valises à l'étage. La femme rousse tolère mal les agnostiques du rail patauds dans leurs déplacements entre les sièges, trop chargés, ils ne savent pas comment mouvoir corps et valises. Les pires trajets sont ceux des vacances d'hiver : amas de vacancier•es trop bruyant•es avec leurs skis, parfums raclette, chaussettes, rosette. Peu de patience et d'amabilité à distriuer à cet endroit (exceptions : les enfants, les viel.leux et les animaux, enrôlés de force du crime d'engorgement de trajet ferroviaire) Téléphonne posé vitre vers le haut sur la tablette, la musique dans les écouteurs de la femme rousse saute, à côté d'elle un homme froisse son paquet de chips, une adolescente doomscroll des contenus tiktok volume de smartphone à fond, elle perçois fort la conversation téléphonique de la femme - col roulé

noir, la cinquantaine – prenant visiblement le train pour un open-space. ALLÔ ? ALLÔ ? ALLÔ ? ALLÔ CHANTALE ? Un boudronnement métallique s'enfle d'un goût de sang, dans la tête, la femme rousse hurle "MAIS FERME BIEN TA SALE GUEULE CHANTALE" – arrêt de la musique – la saturation sonore, s'amointrit, le train quitte la gare.

Une femme, pull noir, téléphone en main, tente de se frayer un chemin entre les passagers qui s'installent. Le train hoquette sur les rails, il n'a pas encore atteint sa vitesse régulière. Elle tente de garder l'équilibre, ce call tombe mal. La femme au pull noir sent les regards lourds de reproches pendant qu'elle tente de percevoir les récriminations de sa N+1 par dessus les cris d'un nourisson. Au moment où elle atteint la plateforme, elle se surprends, s'entends craquer, hurler dans le microphone de ses écouteurs filaires. Silence de l'autre côté, la communication a coupé. Main sur la bouche, la femme au pull noir ne comprends pas ce qui lui a pris. Elle s'est entendu hurler mais sans sentir les mots sortir de sa bouche. Après la bouffée de colère, l'anxiété l'atteint. Est-ce que la conversation a coupé à temps ?

=B4*(1+\$C\$1) Un homme, costume et cravatte déroule un tableur excel. =SOMME(C4;C5;C6;C7;C8;C9;[...]C44) Il reporte les données d'une feuille de calcul depuis l'onglet voisin. Ses gestes sont mécaniques, il évalue le temps restant – 20 minutes environ pour l'opération. Sur le blanc d'une cellule, du coin de l'œil une vibration, une mouche. L'homme en costume retire ses lunettes, applique son pouce et son indexe de part et d'autre de la base de son nez, il presse le cartilage, une tentative de détente de l'esprit. Il regarde un instant son écran, lunettes toujours en main. Les lignes et colonnes sont floues. La mouche est encore là. Colone C, ligne 8. il remet ses lunettes. Un bonbon. Il y a un minuscule emoji bonbon fleur à rayures violettes et blanches dans la case. Par quelle erreur de copié-collé, par quel raccourci clavier ce glyph est-il apparu ? Invraisemblable. L'homme en costume sélectionne le bonbon, presse la touche suppr. Non, Le caractère ne s'efface pas. Case C11, un minuscule haricot rouge s'est affiché en lieu et place d'une valeur additionnée de TVA. Une blague ? Un virus ? L'homme au cosume sélectionne la ligne. Toutes les cases flipent : sucette bleue, gelée verte, cabochon jaune, dragée orange, perle bleue et blanche. L'homme en costume change d'onglet, des dragées apparaissent dans toutes les cases.

Il prend trop de place – Une adolescente, pantalon bleu se rétréci. Il a le bras sur l'accoudoir, les jambes écartées. Son corps est trop proche, le malaise d'être frôlé par son voisin de siège l'envahie, elle enchaîne les parties sur son tél, elle n'ose pas lui demander de se pousser, elle a peur de sa réaction, alors elle se concentre sur autre chose. Juste au moment où elle commence à se détendre, le voisin de siège lui enfonce son coude dans le flanc. La adolescente en pantalon bleu frissonne, elle se redresse, fait genre d'ajuster sa position et lui cale un petit coup de bras – défense de territoire implicite. Il capitule un peu, elle se demande si il l'a remarquée ou si son mouvement est un réflexe inconscient. Quelques

instants plus tard il est de nouveau avachi. La adolescente en pantalon bleu soupire, fort. Elle tourne la tête, regarde son voisin de siège avec insistance. Il a la cinquantaine, son cou est serré dans un col amidonné trop petit, une veste synthétique, des lunettes à montures épaisses. Il travaille sur un ordinateur portable vraiment récent, son alimentation est branchée – évidemment, quand il s'est installé à l'arrêt précédent, il s'est pluggé à la prise comme si elle lui appartenait. À l'observer, son visage est traversé de petits sursauts, des tocs ou de l'agacement ? Il travaille sur une sorte de logiciel de tableurs (elle n'y connaît rien) avec des colonnes de chiffres compliqués. Là, la adolescente au pantalon bleu sursaute. Sur une des cases, elle voit nettement, l'une des yummybubbly pink gellos de son jeu. Elle cligne des yeux, regarde son téléphone, jette à nouveau un œil en douce vers le tableur de son voisin de siège, le bonbon est toujours là. Il l'a vu aussi, il est entrain d'essayer de le sélectionner avec son curseur, la adolescente en pantalon bleu ne rêve pas. Serait-il possible que... Elle zigouille une autre gélatine sur son tél, un œil glissé vers l'ordinateur voisin. Elle l'y vois apparaître direct. Le voisin de siège sursaute. Qu'est-ce que c'est que ce bug de ouf ??? La adolescente en pantalon bleu dégomme d'autres sucreries sur son écran, elles se déversent sur l'appareil du voisin de siège. Bonbons roses, verts, bleu, mauves. Il gesticule, elle sent son grand genou et sa large épaule bien colère, elle jubile. Elle en rajoute, encore, encore, tout l'écran se sature de formes colorés. Le voisin de siège tempête, il gigote, tire son col tout rigide, la adolescente au pantalon bleu enchaîne des scores de malade, elle va faire son meilleur temps, il perd sa contenance, elle termine sa partie. Le voisin de siège claque son écran d'un geste nerveux et quitte sa place, téléphone en main. La adolescente au pantalon bleu le suit du regard sans battre un cil puis se répands sur son siège, bras étalés de part et d'autre, jambes ouvertes.

Une mère aux baskets sales regarde ses chaussures, elles sont vraiment dégueulasses, à peine achetées, déjà tachées du lait que son cadet a régurgité et de la crasse que son aîné a étalé en marchant dessus. Elle berce le bébé qui pleure. Par la fenêtre, les champs ont remplacé les paysages urbains sans que la mère aux baskets sales s'en rende compte. Son mari s'est endormi. Elle fait signe – doigt sur la bouche – à son aîné "je reviens, tu reste avec papa tu es sage". L'aîné lève la tête en continuant à écraser la pointe de son feutre sur les feuilles disposées à même la tablette du carré. Il renifle et se replonge dans son coloriage. La mère aux baskets sales coule un regard vers son mari, lunettes de soleil vissées sur le crâne, elle le bouscule en passant, espérant le réveiller. Il ne bouge pas. Dans ses bras le nourrisson proteste, se tord. Elle ajuste sa prise et chemine vers l'espace nurserie, un bras tendu entre chaque appuie-tête pour garder l'équilibre. Porte verrouillée, adossée à la paroi du couloir, la mère aux baskets sales attends, elle saisit son téléphone. C'est le fond d'écran de son mari qu'elle voit apparaître. La mère aux baskets sales retourne l'appareil. C'est bien sa coque, à elle, elle le retourne encore, elle y reconnaît les marques d'usure de son appareil, à elle encore une fois mais elle voit le fond d'écran de son mari. Étrange. La

porte se déverrouille, une femme avec un nourrisson minuscule sort, avec la lenteur infinie qu'ont les gens quand ils accomplissent une action pour la première fois. La mère aux baskets sales pense : au moins, c'est son deuxième, elle connaît maintenant. Sac, couche, liminant, lingettes, poubelle. Gestes sont automatiques entre les quatre murs de la petite boîte. Elle ressort, ramène son bébé enfin endormi dans le carré de la voiture voisine. Le mari dors toujours et l'ainé se cure le nez. En voyant sa mère il réclame un dessin animé. Elle tire à nouveau le téléphone de sa poche de pantalon. Toujours pas son écran. L'enfant se râle, la mère aux baskets sales hausse le ton, lui demande de se taire. Elle jette un coup d'œil autour, évidence, des regards réprobateurs de passagers. Elle essaye de comprendre. La mère aux baskets sales tape son propre code. Le téléphone se déverrouille. La femme aux baskets sales passe en revue les app ouvertes sa conversation, celle de son mari avec sa belle-mère, de ses collègues. Son insta, ses mails, tout est accessible. Google aurait généré une fusion des comptes ? La femme aux baskets sales tend le bras vers l'appareil, de son mari sur la tablette. Elle craint, d'une part qu'il ne soit pas totalement endormi, d'autre part que des passagers la voit faire. Pas de mouvement derrière les lunettes de soleil. Elle éffleure le téléphone de son mari et voit son fond d'écran, à elle, merde, impossible de le déverrouiller à l'aide de son empreinte digitale. Pire, elle voit les notifications messages de son groupe d'amies s'afficher. Des échanges qu'elle aimerait ne pas savoir entre les mains de son mari. Il bouge, elle range machinalement les deux appareils dans ses poches. Non, il ne se réveille pas. La mère aux baskets sales compose à nouveau son code sur le téléphone de son mari, rien n'y fait. Elle est coincée, impossible de le lui rendre, il verrait bien trop vite des preuves d'infidélité qui l'accablerait. Vibration dans sa poche émanante de l'autre appareil. Bulle noire sur fond jaune. Une icône inconnue de la mère aux baskets sales. Ça semble une app de messagerie. À l'ouverture, non, un site de rencontre. Elle découvre : elle n'est pas la seule à avoir quelque chose à cacher. Un mouvement dans son champs de vision. Son mari s'est redressé. Il retire ses lunettes. "On est bientôt arrivés ?" - non, tu as dormi 30 minutes. Le mari s'étire "Tu sais où est vu mon tél ?" - là où tu l'as mis. Il soupire. Dit qu'il va chercher à boire au wagon bar et tout en fouillant ses poches se lève. La mère aux baskets sales a gagné un instant supplémentaire. Son cœur bat beaucoup trop vite dans ses tempes. Les deux enfants dorment à présent. Elle ouvre l'app jaune et noire. Le message de la notification d'il y a quelques instants s'ouvre: une photo de pénis en érection dépassant d'un jean. La mère aux baskets sales rougit, écarquille les yeux, remonte la conversation, elle bate du jour. C'est son mari qui commence :

H38Incognito - J'ai deux heures de trajet et je m'ennuie 😊 /
TBMréel75 - WC du wagon 12, 13h30. / TBMréel75 - Discret ? /
H38Incognito - Total. Personne le sait / Après ces quatre bulles, l'image. La mère aux baskets sales panique. Il est 10h24. Les messages sont déjà lu. Elle réalise : non son mari n'est pas du tout au wagon bar. Son mari ? Gay ? Elle sent un courant d'émotions déferler à travers elle mais : Impossible de laisser les enfants sans surveillance dans l'immédiat, les laisser pour faire quoi ? confronter son mari ? Elle devrait elle aussi expliquer l'échange

des données de téléphones et là, immanquablement, il verrait bien, lui aussi, les preuves de son infidélité, à elle. Il faudrait envisager le divorce, se déparer de la maison, vivre de son salaire à mi-temps avec les deux enfants et une pension microscopique ? Non, la situation serait pire, encore, plutôt le mensonge et la tristesse que la pauvreté. Tout est pourri et elle voudrait pleurer de faire ce choix. Les portes du compartiment s'ouvrent. La mère aux baskets sales sursaute. L'hôte de propreté passe avec sa poubelle, il se dirige vers le fond du wagon. En un mouvement, elle éteint les deux appareils les fourre dans des emballages, paquets de chips et papier aluminium qui traînent sur la tablette et jette le tout dans le compartiment "déchets non recyclables". L'agent marque un arrêt, tasse le contenu de ses gants – elle retient son souffle – il disparaît. La mère aux baskets sales imagine : elle parelera de vol, de pickpockets elle ira voir le chef de gare. Oui, elle pense, elle fait ce qu'il faut, personne ne retrouvera les téléphones, elle pense, ils seront déchargés dans une benne, elle pense, mêlés au jus acide des ordures, écrasés, bientôt hors-services, brûlés, quelque part, elle pense, ho comme sa culpabilité, sa tristesse, sa colère, ils ne disparaîtront pas, ils changeront d'état. De solides composites en matière incandescente léchée de flames, en vapeurs toxiques, en particules perchées le filtre d'un incinérateur. Pourvu qu'elles restent enfermées, pourvu.

Un homme chauve attends sur la plateforme. Il se donne un air occupé, concentré sur son écran. Il est 14h passé, son plan l'a lâché, c'est certain. Tant pis, il va pisser. Il s'imaginait se faire sucer là, dans la cabine étriquée, entre les quatre murs recouverts d'adhésif brillant aux motifs sans intérêts. Des textures de parement en bois exotique sombre, images de cadres photo avec des galets, de vases avec dedans de vagues fleurs de lys, ambiance salon de massage ou chambre d'hôtel "chaleureuse" et cerise sur le gâteau, pour voisiner l'évier à l'eau non potable, un photomontage savonnette et brosses à dents en pot. L'homme chauve pense : la seule raison pour laquelle les murs ont été recouvert de ce revêtement hideux, c'est pour masquer la crasse aux murs. Optimiser le temps de ménage des agent.es d'entretien qui bossent avec des contrats merdiques pour des agences d'interrim. L'homme chauve pense : le capitalisme, ça fait débâter. Il se lave les mains et sort. Une annonce du chef de bord retentit "Votre attention s'il vous plaît. Nous signalons la présence de pickpockets sur ce trajet. Veillez à garder vos effets personnels – téléphones, portefeuilles, bagages – avec vous à tout moment. En cas de problème, signalez-le immédiatement au personnel de bord." L'homme chauve porte la main à la poche de son jean et récupère machinalement son téléphone, sur grindr, son dernier message est affiché "vu". Rien de plus. De toute façon l'homme chauve sait qu'il n'y a rien à attendre des types "discrets" sur ces app, des mecs au placard qui fantasment le passage à l'acte, souvent des mauvais coups quand ils sont assez courageux pour se pointer. Il retourne vers sa place. Un homme à moustache – vraiment beau garçon – est assis à la place voisine de la sienne. Il s'assoit, met ses écouteurs et lance sa musique. D'un œil il observe l'écran de téléphone de son, à mieux l'observer – mignon – voisin. Oh, le titre qu'il est entrain d'écouter est le même que celui qu'il vient de

lancer – Cargo de nuit, par Axel Bauer, l'homme chauve acquiesse, le voisin est de l'équipe, ça l'amuse de partager cette écoute, ça lui évoque des images, il ne sait plus d'où venues de raves silencieuses remplies de teuffeurs avec des casques. Le voisin dodeline légèrement, il lit un roman. L'homme chauve remarque ses mouvements presque invisibles. Le titre s'achève, il enchaîne sur The Cure, Just like heavens, pour rester dans la veine de cet instant inattendu. Le titre bascule et s'affiche sur le téléphone du voisin. L'homme chauve cligne des yeux. Le hasard est fort. Est-ce possible qu'ils soient sur la même plateforme, sur la même playlist, quelles sont les probabilités ? Curieux, il veut consulter le titre suivant dans sa file d'attente mais son doigt dérape et joue le morceau consulté – Sleepy Time de Jeff Miles. Là, l'écran voisin switch vers le même titre, en même temps. Le voisin observe son téléphone, interloqué sûrement que la musique ait changé en plein morceau. Il consulte sa file d'attente. Étrange, beaucoup de titres qu'il n'a pas l'habitude d'écouter : Moustache (philippe catherine) you make me feel (jimmy sommerville) Too shy (Kajagoogoo) I am yours (Tracy chapman) At your side (Wootz) Turn around (54 Ultra) Babydoll(Dominic Fike) I want you (Marvin Gay).